

SOUVENIRS D'UN

Pèlerinage à Rome

AU MOIS DE MAI 1877.

(Suite.)

Au Mont Cassin, cette montagne fameuse d'où est descendu l'ordre de saint Benoît, le patriarche du monachisme civilisateur de l'Occident, j'ai vu d'admirables documents historiques, précieusement conservés à la science depuis l'époque des rois lombards, depuis bientôt douze siècles : ils venaient d'être catalogués et livrés au gouvernement qui les a *incamérés* ; les agents du fisc avaient récemment apposé leur griffe et leur sceau sur ces parchemins vénérables. Les derniers religieux, auxquels on fait une petite pension viagère, vont disparaître bientôt à leur tour ; puis cette montagne sacrée, où l'esprit humain s'est honoré en servant Dieu dans tous les ordres de la pensée, par des écrits sublimes et des œuvres immortelles, deviendra, elle aussi, une solitude civile. Bien que le gouvernement italien ne puisse être accusé de cruauté comme celui des Césars, ne pourra-t-on pas alors répéter avec Tacite : « où ils ont fait la solitude, ils disent que la liberté règne ? » L'éminent Archevêque de Malines, alors religieux rédemptoriste, visita le Mont Cassin, en 1849. Comme trace de son passage, j'ai trouvé, dans le livre des étrangers, ces lignes du R. P. Dechamps : « Sublime solitude du Mont Cassin, source des institutions religieuses de l'Occident, vous faites désirer pour notre époque et ses misères le puissant remède que vous avez apporté aux maux d'une autre époque et à d'autres misères : la divinité du remède se reconnaît de plus en plus par son antiquité toujours nouvelle et toujours efficace. » Il est piquant d'ajouter qu'un peu plus bas on lit cette autre inscription, de la même année : « *Unum est necessarium ; Maria optimam partem elegit.* » Elle est signée : E. Renan, et laisse supposer qu'à cette époque le célèbre écrivain français en savait plus que Simon le pharisien sur l'œuvre de la Rédemption et qu'alors il n'était pas encore « préoccupé et troublé de bien des choses ».

A Assise, le côté mesquin et presque puéril de la guerre impolitique faite par le gouvernement italien aux plus grandes traditions nationales de la péninsule, saute aux yeux, comme à St-Marc et au Mont Cassin. Le sanctuaire d'où l'âme angélique de saint François s'est répandue sur le monde et où les admirables fresques de Cimabue et de Giotto forment à elles seules une époque de l'art, est devenu aussi la proie du fisc. Cependant on a eu le front de placer à l'entrée du monastère une pierre, dont l'inscription vante la *libéralité* de M. Bonghi, le ministre qui a doté la ville de cet établissement, à savoir, une sorte de pyramide, où l'on élève des enfants d'anciens instituteurs, si j'ai bien compris. Dans le ci-devant réfectoire du monastère, il est resté une série de portraits de Papes qui por-

tèrent la bure de St-François. Les anciennes inscriptions ont été effacées et remplacées par des phrases modernes. Sous le portrait de Clément XIV, j'ai lu : *il giusto e l'onesto avanti all interesse.* Sous l'image de Grégoire IX, ils ont écrit : *dai piccolli falli si va ai maggiori.* Mon ami, le Juge, qui ne badine pas quand il tient sa balance, demanda au concierge, en un langage énergique, si les nouveaux propriétaires avaient voulu se moquer d'eux-mêmes en s'exprimant ainsi.

Nous nous empressâmes de quitter ces murs défigurés, et nous allâmes contempler, du haut du cloître extérieur, la superbe plaine de l'Ombrie, qui s'étend bien loin au pied de cette montagne célèbre. En cherchant à gauche, en haut dans la ville, le clocher de l'Eglise où repose sainte Claire, et à droite, en bas, dans la plaine l'église de la Portioncule, je songeais au Père Sésaphique, à Jacopone, à Antoine de Padoue, à Bonaventure, à Cimabue, à Giotto, aux œuvres magiques de piété, de poésie et d'art, qui ont été conçues et exécutées dans ce coin ravissant de l'Italie, et je repassais dans ma mémoire le beau livre de Rio sur *l'Art chrétien* et les pages émues d'Ozanam sur *les Poètes franciscains au XIII^e siècle.* Un vieux cordelier infirme était assis au pied du rempart dans les jardins dévastés de son ancien monastère : il regardait mélancoliquement l'horizon du côté du lac Trasimène, où le soleil se couchait. Ses pensées concordaient-elles avec les nôtres ? Je l'ignore.

Le lendemain je courus vers Pérouse, en me rappelant la visite que le roi saint Louis fit dans cette ville au frère Gilles, un des premiers compagnons du père Sésaphique d'Assise. En effet, il est raconté dans *les petites fleurs de Saint-François*, que les deux interlocuteurs, qui ne s'étaient jamais vus, s'embrassèrent sans avoir été annoncés l'un à l'autre : et ils restèrent ainsi pendant un grand espace de temps sans se dire aucune parole, puis ils se quittèrent. Comme on reprochait, plus tard, au frère Gilles ce manque de courtoisie, il répondit que le roi et lui s'étaient parfaitement compris : « la parole, ajouta-t-il, nous aurait été plutôt un déplaisir qu'une consolation. » Peut-être le cordelier d'Assise, ayant deviné notre indignation silencieuse, avait-il jugé inutile aussi de nous parler.

Si la politique des hommes d'état qui ont formé ou qui gouvernent le nouveau royaume d'Italie nous apparaît à Saint-Marc, au Mont Cassin et à Assise, sous un jour si défavorable, à Rome, au centre de l'antique patrimoine de saint Pierre, on peut lui adresser des reproches bien autrement graves. Les libéraux italiens, servis peut-être par la décadence relative qui avait atteint ces grands centres de l'ancienne discipline monastique, ont pu commettre une injustice, à l'abri de l'indifférence du public envers des institutions qui ne répondaient peut-être plus entièrement à leurs grandes traditions d'autrefois. « Elles meurent, » ont-ils pu dire. Mais à Rome, où se déploie avec une splendeur incomparable, dans l'exubérance de la vie spirituelle, la plus grande autorité aujourd'hui vivante, pour ainsi dire la seule autorité vivante de notre temps et la plus pure gloire nationale de l'Italie, à Rome, qu'allaient faire les chefs du mouvement italien ? Une injustice ? Plus que cela, une faute politique grossière. Qui, en